

A detailed portrait of Napoleon Bonaparte in military uniform, shown from the chest up. He is wearing a dark blue coat with a white collar and red lapels. He has a large, ornate gold epaulet on his right shoulder and a red sash. The background is a dark, textured brown. The portrait is framed by a rough, torn-edge border.

**HUBERT  
PROLONGEAU**

UNE ENQUÊTE DE SÉBASTIEN CRONBERG

**Bonaparte**  
et la machine infernale

J'AI  
LU



Bonaparte  
et la machine infernale

*Du même auteur*

ROMANS

- L'œil de Diderot*, Librairie des Champs-Élysées, 1998 ;  
Éditions du Masque, 2010.  
*La colombe blanche*, Éditions du Masque, 1998.  
*Le cauchemar de d'Alembert*, Librairie des Champs-Élysées, 1999 ; Éditions du Masque, 2012.  
*La nièce de Rameau*, Librairie des Champs-Élysées, 1999.  
*L'assassin de Bonaparte*, Éditions du Masque, 2001 ;  
Le Livre de Poche, 2005 ; J'ai lu, 2014.  
*Leila la nuit*, Éditions du Masque, 2003.  
*Le baiser de Judas*, Grasset, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006.  
*La mort de l'amie*, Stock, 2005.  
*Les papillons n'ont pas de mémoire*, Belfond, 2007.  
*Américain, américain*, Flammarion, 2008.  
*Bonaparte et le mort du Diwan*, J'ai lu, 2014.

RECUEILS DE NOUVELLES

- Doubles faces*, Belfond, 2005.  
*Méfais divers*, Rivages, 2013.

ESSAIS ET REPORTAGES

- La vie quotidienne en Colombie au temps du cartel de Medellín*, Hachette, 1992.  
*Sans domicile fixe*, Hachette, 1993 ; Pluriel, 1997, Points, 2016.  
*Une mort africaine*, Seuil, 1995.  
*Lourdes, sa vie, ses œuvres*, Hachette, 1997.  
*Le curé de Nazareth*, Albin Michel, 1998.  
*Partis sans laisser d'adresse*, Seuil, 2001 ; J'ai lu, 2003.  
*La cage aux fous*, Libro, 2002.  
*Comme un veilleur attend la paix*, Albin Michel, 2002.  
*Victoire sur l'excision*, Albin Michel, 2006.  
*Exclus : Le samu social international*, Albin Michel, 2008.  
*Amazonie, une mort programmée ?*, Arthaud, 2009.  
*Travailler à en mourir* (avec Paul Moreira), Flammarion, 2009.  
*Les 100 livres les plus drôles*, Libro, 2010.  
*Machiavel*, Gallimard, 2010.  
*J'arrête le cinéma*, entretiens avec Patrice Leconte,  
Calmann-Lévy, 2011.  
*Ils travaillent au noir*, Robert Laffont, 2013.  
*Noirs regards*, en collaboration avec Marc Faivre, Télémaque,  
2013.  
*Bordeaux, au-delà des Chartrons*, Nevicata, 2016.  
*San-Antonio*, Nouvelles Lectures, 2016.

BANDE DESSINÉE

- Cagliostro*, Delcourt, 2 tomes, co-scénario Arnaud Delalande,  
Dessins Alessio Lapo, 2016

HUBERT  
PROLONGEAU

Bonaparte  
et la machine infernale

R O M A N





*À Guillaume Baldy, pour ses micros infernaux  
et bien d'autres choses...*





# Chapitre 1

Bien malgré lui, Sébastien frissonna.

— Vous avez froid, Cronberg ?

Le sourire de Bonaparte était teinté d'ironie.

Avait-il compris ? Non, sans doute. Cela faisait si longtemps, et tant de choses s'étaient passées depuis... Mais Sébastien n'avait pas remis les pieds dans une prison depuis qu'il avait été arrêté et torturé à Mombello, tortures ordonnées par l'homme qui était à ses côtés, et ce souvenir le glaçait encore bien malgré lui dès qu'il entrait dans une geôle<sup>1</sup>.

— Le soleil d'Égypte est déjà loin, général, mentit-il.

Bonaparte acquiesça d'un signe de tête. Il avait revêtu son nouveau costume de consul, une longue redingote rouge sur un pantalon serré blanc et des bottes noires, les uns comme les autres ornés de galons et de passementeries dorées. Son visage s'était un peu empâté, et il avait fait couper ses cheveux, éliminant par ce

---

1. Voir *L'assassin de Bonaparte*, Éditions J'ai lu, n° 10860. (N.d.E)

geste le côté chien fou et parfois négligé que lui donnaient les mèches tombant sur ses épaules.

La tour de la prison du temple les dominait. Une porte charretière, renforcée de barres en fer et munie de gros verrous, en bloquait l'accès. Des tuyaux de poêle couraient sur la muraille. Au-dessus du palais du grand prieur, on apercevait le puissant donjon des Templiers et, sur la gauche, la tour de César et le clocher de la collégiale, bâtie sur le modèle de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

— Général ?

Un homme s'inclina bien bas devant Bonaparte. C'était le directeur de la prison, qui, sans relever la tête, le félicitait de ce qu'il était en train de faire.

— Nous n'attendions que votre retour, mon général, pour que votre soleil brille sur cette...

— Relevez la tête, monsieur, et vous verrez que mon soleil n'éblouit pas. Combien de prisonniers avez-vous ici ?

— Une cinquantaine, général. Et une trentaine sont des otages.

— Ils ne le seront plus d'ici quelques instants.

Bonaparte se tourna vers la dizaine de personnes qui l'accompagnaient, nouveaux députés et membres de son cabinet. Certains d'entre eux avaient aussi connu la prison pendant la Révolution, et beaucoup connaissaient des proches qui n'en étaient sortis que pour aller à l'échafaud.

Le directeur désigna un robuste gaillard au visage obtus, qui portait des clés à la ceinture.

— M. Menard dirige les gardiens. C'est lui qui va ouvrir les cellules.

Quand ils pénétrèrent dans le couloir qui menait aux geôles, le silence devint tout à coup pesant. Les otages avaient été réunis dans une grande pièce, fermée par une solide porte. Quand la troupe menée par le général approcha, ils se massèrent devant la grille.

— On va nous libérer ? C'est vrai ?

Une femme étouffa des sanglots. Trois enfants, de sept à onze ans, s'accrochaient à ses jupes et dévisageaient, eux aussi, les nouveaux venus.

Bonaparte prit la parole, et sa voix emplit alors l'espace.

— Une loi injuste vous a privés de votre liberté : mon devoir premier est de vous la rendre.

Un soupir de soulagement s'échappa des poitrines. Des mains se tendirent à travers les grilles pour toucher le nouveau consul. Cronberg sourit intérieurement : le 22 brumaire, trois jours après ce qu'il se refusait encore à appeler un coup d'État, Bonaparte avait proclamé l'abrogation de la loi sur les otages. Voté en juillet 1799, le texte autorisait à garder en prison les familles de ceux qui combattaient la Révolution pour faire pression sur eux. L'abolir aussi vite après son application était à la fois humain et habile.

— Il faut supprimer cette loi, avait-il confié à Sébastien. Elle est abjecte, injustifiable et inefficace. Son application n'a fait que radicaliser les royalistes. Je dois montrer que je travaille à la réconciliation nationale.

Sébastien fut chargé de rédiger un rapport en ce sens, qu'il soumit à la signature du ministre de la Police, Joseph Fouché. « Enfantée dans les passions, la loi sur les otages était bien dans la

nature des gouvernements faibles qui n'agissent, comme à l'enfance, que par des mouvements de fureur », écrivit-il. Rédigé par les bureaux des consuls puis approuvé par les commissions législatives, le décret fut promulgué en une demi-journée.

Les paroles de Bonaparte, suivies immédiatement de l'ouverture des grilles par Menard, firent couler des torrents de larmes. Il tourna encore quelques instants dans la prison, puis s'en arracha, ses gens tentant de suivre son grand pas. Derrière lui se trouvaient un ou deux gazetiers qui, dès le lendemain, reproduisirent le discours. « Et nous, tu nous libères quand, mon prince ? » lui cria depuis sa cellule un tueur de bergères arrêté la semaine précédente, phrase qu'il fit signe aux journalistes d'ignorer.

— Voilà de la bonne politique, Sébastien, se réjouit-il une fois dehors. Je fais le bien, et cela va me donner l'image généreuse et magnanime qui sied aux nouveaux gouvernants. On ne pourra plus m'accuser d'avoir voulu le pouvoir pour moi, puisque je m'en sers d'emblée pour les autres. Sieyès ne va pas en dormir, vous verrez.

Et il éclata d'un rire qu'il reprima vite, sentant, à peine il l'avait laissé s'échapper, combien il convenait peu à l'ambiance du jour.

Il avait le même sourire deux semaines plus tard en déployant le *Journal de Paris*.

— Lisez, Sébastien. Regardez ce que Roederer laisse publier.

Sébastien prit la feuille.

— « Qu'elle est grande et généreuse, cette proposition des gens de bien contre une mesure de rigueur qui ne devait atteindre que leurs persécuteurs : elle sera mémorable, cette noble et pacifique insurrection de l'opinion publique en faveur de la justice et de la morale. »

Quelque temps auparavant, Sieyès, sans qui le 18 Brumaire n'aurait sans doute pas abouti, avait demandé à Fouché de dresser une liste de trente-sept Jacobins à exiler. Bonaparte et Ducos, le troisième consul, l'avaient signée. L'arrêté de déportation avait été publié très vite dans *Le Moniteur*, à l'initiative de Sieyès, désireux de faire vite. Mais le texte avait tout de suite soulevé l'indignation. Le premier, Cambacérès, ministre de la Justice, avait refusé de le faire appliquer avant d'en rediscuter avec Bonaparte. Des articles avaient suivi, dont celui du *Journal de Paris*.

— Je n'ai plus qu'à réfuter la promulgation de l'arrêté. Je paraîtrai magnanime, et Sieyès aura l'air d'un petit revanchard. Cette cabale censée me discréditer me sert mieux que dix mille intrigues. Vous allez voir, il va y avoir une course à la grandeur. Et c'est moi qui serai en tête.

Il en paraissait fort aise.

— Voilà vers quoi doit tendre ma magistrature : consolider la République. Pour cela, il faut que ses lois soient fondées sur la modération, l'ordre et la justice. La modération est la base de la morale et la première vertu de l'homme. Sans elle l'homme n'est qu'une bête féroce, et il ne peut exister que des factions, jamais un gouvernement national.

Derrière lui se tenait Roustam, ce mamelouk qui l'avait suivi depuis l'Égypte. Beaucoup le lui reprochaient, affirmant qu'il avait ramené un moricaud alors qu'il avait abandonné des centaines d'hommes là-bas.

— La France est réconciliée, et j'espère y avoir été pour quelque chose. Elle doit aujourd'hui se protéger pour sauvegarder cette réconciliation.

Le secrétaire de Bonaparte, un jeune homme à l'air en permanence apeuré, fit son entrée. Le général s'interrompit pour dicter une lettre ayant trait au ravitaillement de l'armée du Danube, puis une note sur un échange qu'il avait eu la veille avec son frère Lucien, et enfin revint à Cronberg. Il avait coutume de traiter ainsi plusieurs affaires en même temps, passant de l'une à l'autre sans jamais s'y perdre.

— C'est pourquoi j'aimerais que vous preniez contact avec Fouché. Il nous faut nous méfier à la fois des Jacobins et des royalistes. C'est une vaste tâche, et je voudrais que quelqu'un de confiance la remplisse. Acceptez-vous de me servir cette fois encore ? L'Égypte ne vous a point dégoûté de ma compagnie ?

— Nullement, général, l'assura Cronberg. Ce sera même un honneur.

Bonaparte n'eut pas l'hypocrisie de paraître surpris par cette réponse.

## Chapitre 2

Bouchard laissa échapper un soupir d'aise. La fille qui était agenouillée devant lui cracha sur le sol et s'essuya la bouche, avant de se relever. Elle n'était plus vêtue que d'une chemise dont une déchirure laissait échapper un sein ferme, que le marchand de drap tapota d'une main condescendante.

— Merci, Madeleine. Votre mère vous a fort bien élevée.

Sébastien était à côté de lui, et venait de goûter aux charmes de deux sœurs, ou du moins présentées comme telles, qui étaient le dernier fleuron du salon d'André, un ancien brigand qui avait su créer pour les nombreux nouveaux riches, fournisseurs de l'armée et spéculateurs divers, plusieurs établissements courtois. Depuis qu'il était rentré à Paris, Sébastien n'avait de cesse qu'il ne coure les maisons de jeu et les bordels, présents par centaines dans la capitale. Sa libido avait été mise en jachère comme jamais en Égypte, où ses marivaudages limités avec Pauline Fourest, l'intouchable maîtresse de Bonaparte, restée sur place, comme ses

étonnants rapports avec Zeinab, la fille de son ami El Bakri et ses rares visites à des prostituées malodorantes, avaient été les seules éclaircies d'un séjour où il s'était senti comme absent de ses désirs<sup>1</sup>. Il n'en était même pas inquiet, considérant sans impatience que cela reviendrait à son heure. De fait, à peine de retour à Paris, il avait consacré un temps considérable à renouer avec ses vieilles pratiques : prostituées et maîtresses éphémères s'étaient succédé pendant trois mois, sans qu'il éprouvât le besoin de s'attacher et sans que cela lui manquât.

— Ça va être l'heure, lui dit Bouchard, qui finissait de se reboutonner.

Les deux hommes étaient maintenant seuls dans une pièce ornée de miroirs dont l'un comme l'autre savaient qu'ils étaient sans tain. Si cela laissait Sébastien indifférent, c'était, semble-t-il, un supplément de plaisir pour Bouchard qui aimait à se savoir regardé.

Ils sortirent. Deux petits salons se suivaient. L'un était meublé à l'égyptienne, avec faux sarcophages et statues en stuc de félins, preuve que la campagne d'Égypte avait au moins suscité quelques fantasmes, l'autre simplement jonché de matelas.

Par un couloir, ils arrivèrent à une pièce plus grande où une vingtaine de couples, dans un grand désordre de lingerie, se laissait aller aux combinaisons amoureuses les plus variées.

---

1. Voir *Bonaparte et le mort du Diwan*, Éditions J'ai lu, n° 10859. (N.d.E.)



Le maître des lieux était là, vêtu d'un tablier sur lequel son nom, André, était inscrit en grosses lettres rouges.

— Messieurs, vous arrivez au bon moment.

— C'était l'effet recherché, mon cher hôte.

André empoigna un cor et sonna. Les couples tressaillirent. Certains s'arrêtèrent. Un des échafaudages de corps entremêlés s'écroula et ceux qui le composaient éclatèrent de rire.

— Mesdames et messieurs, entonna André, ravi de son effet, une nouvelle année et un nouveau siècle vont commencer. Dieu, s'il existe, sait seul ce qu'il nous réserve. Mais saluons-le avec ardeur et bonne humeur : ce sera toujours ça de pris sur les temps incertains qui s'annoncent.

À l'inverse des autres chambres où officiaient des prostituées classiques, le salon dans lequel se trouvaient Sébastien et Bouchard était peuplé de volontaires libertins, mélange de quelques émigrés et de cette société nouvelle qui, du Directoire aux tout débuts du Consulat, avait vengé les années de Terreur qu'elle avait subies en s'étourdissant dans la luxure. Sébastien les avait rencontrés à l'occasion de la lecture et de la diffusion de textes érotiques, dont le *Point de lendemain* de Vivant Denon, son ami dessinateur resté en Égypte avec Kléber. C'est par eux que Sébastien avait entre autres découvert *La philosophie dans le boudoir* d'un certain marquis de Sade, personnage débauché, scandaleux et génial, embastillé par le roi et libéré par la Révolution, président de la section des piques, condamné à mort par Robespierre, puis libéré par Thermidor. Sans aller jusqu'aux débordements

ments de violence que prônait le marquis, il se sentait à l'aise dans cette société où le commerce des corps était affranchi de toute morale.

— Au 1<sup>er</sup> janvier 1800 ! cria André.

L'audace de cette célébration était pour la plupart des invités le maximum de la résistance qu'ils opposaient au nouveau régime : célébrant le nouvel an traditionnel plutôt que le 1<sup>er</sup> vendémiaire du calendrier révolutionnaire, ils se sentaient courageux, d'autant que cette inoffensive subversion ne gênait en rien leurs affaires. Les milieux libéraux, qui grondaient mollement la dictature naissante face aux pouvoirs énormes du consul, étaient plus irritants que dangereux, se poussant du coude tant qu'on le leur permettait et prêts à rentrer leurs griffes à la première véritable alerte.

— Avouez, sourit Bouchard en commençant à tripoter sa ceinture, que les vieilles règles ont du bon.

— Je n'étais pas là au dernier vendémiaire, mais j'en ai souvent connu d'excellents. Ce n'est pas la date qui importe, mais le choix des convives, mon ami.

— C'est vrai aussi. Et la société que nous accueillons ici est du meilleur goût.

— Je vais donner de la lumière, mesdames. Si vous voulez cacher votre impudeur ! cria André, suscitant quelques rires.

Trois domestiques entrèrent derrière lui, allumant des chandeliers et portant des chariots remplis de petits rôts et de bouteilles de vin de Champagne.

— Ces vins viennent de chez Mazurier. Il ne reste plus que quelques secondes à vivre au XVIII<sup>e</sup> siècle, et je vous encourage à en profiter.

Il tira une montre de son gousset et se mit à décompter les secondes. Seuls deux couples continuaient ce qu'ils avaient commencé, et qu'ils n'auraient sans doute pas, malgré leur ardeur, le temps de finir avant la nouvelle année.

Quand il eut crié « zéro », les bouchons du champagne sautèrent, et les participants se claquèrent de grosses bises, geste dont la simplicité contrastait avec ce qui venait de se passer. Sébastien vit défiler auprès de lui plusieurs corps qu'il connaissait déjà. Pris d'une soudaine lassitude, il repéra un fauteuil encore vide et s'y assit.

Qu'attendait-il, lui, Sébastien Cronberg, de ce siècle qui démarrait ? Il ne savait pas. L'Égypte l'avait fatigué, et il l'avait quittée avec bonheur. Son sort était lié à celui d'un homme dont le destin pouvait atteindre des sommets, comme s'interrompre brutalement. Il ne pouvait que patienter, sans avoir beaucoup de prise sur les événements et n'aimait guère ces moments flottants où l'absence d'objectif et le manque d'action faisaient remonter à la surface tous ses vieux démons.

Sa songerie l'amena à revivre les trois mois qui venaient de s'écouler. Après son départ presque clandestin d'Égypte, l'arrivée de Bonaparte à Paris avait été triomphale. À peine avait-il posé le pied à terre que les populations se massaient sur son passage pour l'acclamer. Mais il s'était

dépêché de rejoindre la capitale, préoccupé qu'il était par ses retrouvailles avec l'infidèle Joséphine. Le conquérant, qui avait pourtant résolu de divorcer – solution vers laquelle sa famille le poussait fortement –, n'avait pas résisté aux supplications de son épouse qui avait passé une nuit entière, en larmes, à sa porte. Du coup, il avait repris la vie commune et s'était réinstallé rue Chantierine.

C'est là que Bonaparte avait rencontré plusieurs fois Sieyès, constitutionnaliste qui rêvait de renverser le Directoire pourrissant mais avait besoin d'une main armée pour ce faire. Et laquelle était plus solide à cette heure que celle de Bonaparte ? Entre le chef de guerre triomphant et le juriste intrigant, l'antipathie avait pourtant été immédiate. Chacun jurant de se débarrasser de l'autre à la première occasion, ils étaient malgré tout parvenus à mettre au point un plan : inventer un complot jacobin et obliger les deux assemblées, les Cinq-Cents et les Anciens, à déménager de Paris à Saint-Cloud, pour les priver de leurs bases parisiennes. Une date avait été choisie : le 18 brumaire. Au matin, Bonaparte avait convoqué ses soldats rue Chantierine pour leur peindre la noirceur de la situation et les dangers que courait la nation. L'après-midi, un vote au conseil des Anciens envoyait les deux assemblées à Saint-Cloud.

Puis il s'était fait nommer commandant de toutes les troupes de Paris et avait dépêché dix mille hommes encercler les Tuileries. Face à une armée qui n'obéissait plus qu'à lui et se

déployait dans Paris, les Directeurs avaient été contraints à la démission. Lucien, président du Conseil des Anciens, faisait de son côté passer le décret de transfert des assemblées en muselant les Jacobins. Le soir, tout semblait ficelé. La ville était calme, preuve évidente de la lassitude des Parisiens face au Directoire. La tentative de Moulin, l'un des Directeurs « démissionnés », de faire arrêter et fusiller Bonaparte s'était heurtée au refus catégorique de l'armée. Cronberg avait passé la soirée aux Tuileries, encerclées par les troupes de son vieil ennemi Lannes<sup>1</sup>. Cela s'était compliqué le lendemain. Cronberg était parti à l'avance à Saint-Cloud, où les députés semblaient ne plus être aussi facilement dupes du tour qu'on leur avait joué. L'assemblée était en effervescence. Dans le parc, des ouvriers disposaient en hâte tentures et bancs pour les faire siéger. Leurs familles en accompagnaient certains, et des gamins couraient dans les salles. Bonaparte était arrivé vers midi et demi. Les *Vive Bonaparte* qui l'accueillirent se heurtèrent aux *Vive la Constitution* qui leur faisaient écho. Au Conseil des Anciens, les députés demandèrent les vraies raisons de leur transfert. À l'ouverture de la séance des Cinq-Cents, les Jacobins prirent la parole pour crier *Non au coup d'État, Pas de dictature*. Du coup, ils décidèrent de refaire prêter serment de « fidélité à la Constitution » à tous leurs membres, très longue procédure. Cette nouvelle irrita Bonaparte, qui sentait le fruit qu'il croyait prêt à cueillir lui échapp-

---

1. Voir *L'assassin de Bonaparte*, *op. cit.* (N.d.E.)

per. Cette irritation devint inquiétude quand il apprit que la nouvelle de la démission des trois Directeurs était parvenue sur place, et que les Anciens demandaient aux Cinq-Cents de désigner trente candidats de remplacement.

— On ne va jamais en finir, affirma-t-il à son frère.

Et il entra dans la salle.

Ce fut un tohu-bohu incroyable. On le traita de *César*, de *Cromwell*. Il monta à la tribune. Et là, pour la première fois depuis que Sébastien le connaissait, il perdit pied. Il s'égara, parla du viol de la Constitution, jura qu'il était dévoué à la liberté, réaffirma sa confiance dans les Anciens et sa méfiance dans les Cinq-Cents. Son teint était pâle, son ton saccadé, ses gestes désordonnés. Tout trahissait la nervosité de celui qui se perd. Lucien, qui aurait voulu l'interrompre, ne le put. Sentant lui-même qu'il ne convainquait pas, Bonaparte finit par menacer de faire appel à ses troupes, et sortit sous les huées et les cris de *Dictateur*.

Traînant derrière lui Lucien et quelques fidèles, il passa à l'autre assemblée. Ce fut encore pire. À sa vue, on cria. Les soldats qui entrèrent avec lui furent bousculés. Il ressortit, entouré de quatre grenadiers. Il était blanc, avait l'air dépassé, presque apeuré. Sébastien était stupéfait : jamais il ne l'avait vu dans cet état.

Alors Lucien entra en scène. Il eut la poigne, le charisme et l'élan qui venaient de manquer à son aîné. Était-ce trop tard ? On cria à la mise hors la loi du général. Lucien n'arrivait plus à se

faire entendre et menaça de démissionner. Un groupe de grenadiers vint l'arracher à la salle.

Se précipitant dehors à sa suite, Sébastien n'eut que le temps de voir Bonaparte crier *Aux armes* depuis le petit salon où il s'était réfugié et enfourcher un cheval.

Les deux frères purent alors mener le jeu de concert. Lucien fit courir le bruit d'une fausse « conspiration des Poignards », pendant que Napoléon redonnait confiance à ses soldats, qui, stimulés, s'avancèrent. De son coin de cour, Sébastien vit les députés s'enfuir devant les troupes. Certains passèrent par la fenêtre, laissant tomber leur toge, d'autres s'enfuirent en courant. À la défaillance de Bonaparte à la tribune succéda leur débâcle. Sébastien sourit de ce retournement de situation, conscient malgré tout que l'on venait de frôler la catastrophe.

Le reste ne fut plus que formalité : réunir les membres des Cinq-Cents qui n'avaient pas fui pour leur faire voter un ordre de ralliement, empêcher les opposants d'intervenir, donner une vague apparence de légalité à cette prise du pouvoir par les armes et la ruse, nommer trois consuls : Bonaparte, Sieyès et Ducos.

— ... et nous respirerons sans doute mieux quand il aura rétabli cette égalité qu'il prône. Croyez-vous que les émigrés vont pouvoir rentrer ?

Cronberg sursauta. Il avait laissé vagabonder son esprit, engourdi par le champagne et par le sexe. Il regarda celui qui venait de lui parler.

C'était un émigré récemment rentré et protégé par Ducos, le marquis de Vertheuil.

— Je crois, oui, répondit-il. Il le laisse entendre, en tout cas.

— Pourtant, beaucoup vont vouloir récupérer aussi leurs biens. Comment cela se déroulera-t-il pour ce qui a été confisqué ? On ne va pas pouvoir indemniser tout le monde ?

Vertheuil avait presque tout perdu lors de la nationalisation des biens, et espérait, comme beaucoup de ceux qui revenaient, récupérer quelques miettes de ce qui lui avait été saisi.

— Je ne sais, marquis. Le consul ne me dit pas tout.

Il était trois heures du matin. La soirée commençait à s'étirer.

— Nous étions plus en forme l'an dernier, sourit le marquis.

Fatigués par leurs saillies du début de la soirée, la plupart des invités commençaient à s'éclipser. Quelques femmes encore dévêtues étaient allongées sur les divans. Cronberg jeta sur elles un regard plus indifférent qu'excité et se demanda s'il replongeait pour un tour ou non. C'est à ce moment qu'un homme s'approcha de lui. Il était petit, avec une face de musaraigne et de grosses lunettes en métal posées sur un nez trop long.

— Monsieur Cronberg ?

— Oui

— Je viens de la part du ministre Fouché.

— Du ministre Fouché ? Le ministre sait que...



— Le ministre sait beaucoup de choses, monsieur Cronberg. Il sait aussi que le Premier consul vous a demandé de veiller sur l'agitation royaliste, et ne doute pas que c'est la raison de votre présence en ces lieux.

Un sentiment désagréable s'empara de Cronberg. Il se leva et entraîna le nouveau venu.

— Je vous remercie de le comprendre, répondit-il. Vous vouliez seulement me dire cela ?

— Non. Je voulais vous demander de venir demain au ministère rencontrer M. Fouché. Pour lui, ce matin sera un matin comme les autres. Je crois qu'il a quelque chose à vous montrer.

— Puis-je connaître votre nom, monsieur ?

— Déroulède. Je suis un des proches de M. Fouché. J'aurai le plaisir de vous recevoir demain au ministère. Vers dix heures ?

— J'y serai.

Déroulède recula pour sortir. Vêtue d'un long châle qui lui arrivait aux hanches, une grande femme brune s'approcha de Cronberg.

— Sébastien, je ne t'ai pas vu ce soir et tu as l'air contrarié dès que j'apparais...

Cronberg déposa un baiser sur la bouche qui se tendait vers lui.

— Sois bien sûre que tu n'y es pour rien. Mais on vient hélas de me rappeler une obligation et il faut que je rentre. J'aurais préféré passer encore un peu de temps avec toi. Nous en aurons l'occasion, j'en suis sûre.

Cronberg laissa traîner à regret la main sur les seins de la femme, et se retira, non sans être allé remercier André de son accueil.

## Chapitre 3

Cronberg se trouva le lendemain avec un retard important devant le ministre de la Police. Ce n'était même pas une provocation, mais il s'était réveillé tard et se sentait depuis son retour à Paris détaché de tout ce qui n'était pas les femmes et son plaisir. Fouché lui rendit la politesse en lui faisant savoir qu'il n'était plus disponible. Cronberg s'assit dans l'antichambre et sortit de sa poche la *Lettre sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*. Il lut trois quarts d'heure, convaincu par la finesse de l'approche de Mme de Staël, dont il se promit de parler à Bonaparte, lui aussi grand admirateur de Rousseau.

Déroulède apparut soudain, comme une ombre.

— Je suis content que vous soyez venu. Entrez, M. le ministre va vous recevoir.

Cronberg le suivit. Ils poussèrent trois portes avant d'arriver au bureau. Fouché était assis derrière un gros meuble massif. Il était grand, d'une maigreur presque spectrale, avec un visage mince et dur jusqu'à la laideur. La bouche

était aussi effilée qu'une lame de poignard, et les yeux froids perçaient sous des paupières lourdes. Les cheveux bouclés se regroupaient par mèches, blanchissants par endroits. Il ne dégagait aucune sensualité, aucune chaleur. Il portait un grand costume rouge très voyant, ceint d'une écharpe blanche. Son bureau était austère et rangé avec un soin maniaque. On disait qu'il y vivait et que c'était de là qu'il tramait ses intrigues.

Il ne se leva pas, et indiqua sans un mot à Cronberg qu'il pouvait s'asseoir. Les deux hommes ne s'étaient rencontrés que deux fois jusque-là, et jamais en tête à tête. Fouché, connu surtout pour avoir impitoyablement fait tirer sur les foules désarmées des révoltés de Lyon, avait sauvé son poste en faisant arrêter les Directeurs dès le début du coup d'État. Prêtre chez les oratoriens, il était devenu l'un des membres les plus versatiles de la Convention, plaidant la clémence pour Louis XVI pour ensuite voter sa mort, menant à Lyon la plus cruelle des vengeances avant de revenir vers les modérés, espion et profiteur, président du club des Jacobins pour contrer Robespierre qu'il mènera, avec d'autres, à l'échafaud... Il en fascinait beaucoup. Sébastien le tenait jusque-là surtout pour violent et opportuniste.

— Monsieur Cronberg... c'est un plaisir de vous voir, même avec ce sensible retard.

Sébastien s'inclina sans s'excuser, laissant à Fouché cette première et médiocre victoire. La voix du ministre était menue et fragile, plus faite pour le chuchotement que pour la harangue.

— Je me suis permis d'aller vous chercher dans cet endroit où vous vous distrayiez (Sébastien ne réagit pas plus à cette deuxième pique qu'à la première...) car il me semblait nécessaire que nous unissions nos forces. Le Premier consul, je crois, vous a confié une mission de renseignement sur les milieux royalistes évoluant dans notre pays ?

— C'est vrai.

— Il a eu peu de contacts avec vous depuis ?

— C'est encore vrai.

Cronberg n'avait effectivement pas beaucoup vu Bonaparte depuis leur retour d'Égypte. Il n'avait joué dans le coup d'État aucun rôle décisif et avait assisté en coulisses aux événements qui avaient suivi : l'éviction de Sieyès, la montée en puissance de Talleyrand, l'adoption par acclamation de la nouvelle Constitution.

— Faut-il en conclure que vous n'avez guère avancé ?

Fouché grimaça, un sourire de félin regardant la proie qu'il sait ne pas pouvoir lui échapper. Il ne devait pas faire bon déclencher trop souvent ce rictus.

— Je... J'ai pris des contacts, repéré des lieux.

— Bien sûr.

Il comprit que jouer au plus malin avec le puissant ministre était une perte de temps : il était de toute façon suffisamment protégé pour pouvoir se permettre la franchise.

— En fait, non, je n'ai pas fait grand-chose. Je n'ai jamais voulu trahir la confiance du consul, mais n'ai pas pu résister aux tentations de Paris. Après un an dans cet enfer brûlant

qu'était l'Égypte, loin de toutes les distractions humaines, ce retour inespéré...

Fouché l'interrompit.

— Ne vous justifiez pas, mon ami. Je sais très bien où vous passez vos journées, et apprécie que vous ne cherchiez pas à le cacher. Je ne suis pas là pour traquer vos péchés véniels. Les hommes qui s'amusez sont bien peu dangereux. Je suis ici, ou plutôt vous êtes ici, parce que je crois que j'ai de nouveaux éléments. Il ne vous a pas échappé que la situation a considérablement évolué depuis l'arrivée au pouvoir du consul Bonaparte. Si, en septembre dernier, deux cents chefs chouans ont décidé de reprendre le combat, leur ardeur a fait long feu. Cadoudal et Mercier nous ont certes mis quelques bâtons dans les roues : ils ont pris Vannes et Le Mans, Keats a débarqué quelques canons. Mais le général Hardy a limité les dégâts et le consul a engagé une politique de pacification. Les chouans sont las de cette guerre de fourrés qui les décime sans leur assurer de vraie victoire. Leurs chefs se sont divisés sur les modalités de la paix, puis s'y sont ralliés. Brune, qui a repris l'armée de l'Ouest, a maintenu notre suprématie sur le terrain. Mais tout n'est pas fini.

Il se leva d'un coup, comme si quelque chose l'avait piqué. Il était plus impressionnant debout qu'assis.

— Venez avec moi.

Ils sortirent du bureau par une petite porte au fond du couloir. Un escalier s'offrit, que Fouché, descendit d'un pas très assuré. Vite, ils furent au niveau de la rue, puis débouchèrent dans une

cave voûtée, sur laquelle s'ouvraient plusieurs cellules aux portes grillagées. L'atmosphère se fit très humide, et Cronberg, pourtant chaudement vêtu, sentit un frisson le parcourir.

— Je ne sais si vous connaissiez notre salle d'interrogatoire. La plupart de ceux qui y ont eu accès en sortent avec de mauvais souvenirs. J'en suis personnellement plutôt heureux : elle nous a rendu de nombreux services.

Un gémissement fit tourner la tête à Cronberg. Il vit deux prisonniers, accrochés à des anneaux sertis dans le mur. Les deux étaient nus. Leurs corps étaient couverts de plaies. Le plus abîmé avait eu les tétons arrachés, et ses testicules étaient devenus deux boules violacées de taille anormale. Leurs visages, eux, étaient intacts, comme si l'on ne s'était acharné que sur les parties de leur anatomie qu'ils pourraient dissimuler.

— Permettez-moi de vous présenter le vicomte de Kergoat, un des chouans les plus résistants, et un homme fortement dévoué à leur cause : M. Croissant, maréchal-ferrant de son état.

À son nom, l'homme ouvrit un œil.

— Ces deux messieurs, vous vous en doutez, sont des conspirateurs. Cela fait quelques mois que nous suivons leurs activités, et celle d'un groupe royaliste que nous soupçonnions d'en vouloir à la vie de notre consul. Y attenter est un but que poursuivent beaucoup d'émigrés, ils hésitent juste sur le nom de la personne à mettre ensuite sur le trône. Notre problème est surtout d'essayer de voir qui a les moyens de réussir et qui ne les a pas, qui est réellement dangereux et qui n'est qu'un matamore.

Il prit un temps d'arrêt.

— Ces brigands sont dangereux. Mais je crois qu'il vaudrait mieux les laisser eux-mêmes raconter leur histoire. Réveillez-les-moi.

Deux hommes apparurent, recouverts de tabliers marron tachés de sang. C'étaient les deux bourreaux. L'un des deux jeta un seau d'eau sur Croissant. Sous le choc, le blessé sursauta et un cri s'échappa de ses lèvres.

— Messieurs, séchez-moi cet homme : il a des choses à nous dire. Et apportez un pot de café : il fait froid ici.

L'homme découvrit un brasero dans lequel chauffaient deux barres de métal. Il remua les braises et disposa dessus une cafetière.

— Ces objets ont de multiples usages, sourit Fouché.

Il se tourna vers Cronberg.

— Les ennemis du consul sont nombreux. Il voudrait faire la paix avec les contre-révolutionnaires de l'Ouest. Hédouville<sup>1</sup> a pu convaincre certains chefs de baisser les armes en novembre, à la suite de l'abrogation de la loi des otages, mais ces derniers n'étaient qu'à moitié sincères : ils espéraient l'arrivée du comte d'Artois, et l'envoi d'armes par l'Angleterre. Ni l'un ni l'autre n'eurent lieu. Il y a cinq jours, le consul a promis le pardon aux repentis et le rétablissement prochain du culte. Je vous l'apprends sans doute, mais je sais pouvoir vous faire confiance, il a aussi reçu en secret d'Andigné et Hyde de

---

1. Gabriel Marie Théodore Joseph comte de Hédouville, commandant de l'armée de l'Ouest.







11461

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Espagne*  
*par CPI (Barcelone)*  
*le 25 avril 2016*

Dépôt légal avril 2016  
EAN 9782290134221  
OTP L21EPLN001816N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*